



Les Dormeurs (2017) de Sirine Fattouh. PHOTO J.-C. LETT

A Nice, un doux foyer pour les œuvres vivantes

La Gaya Scienza, nouveau lieu hybride mêlant art contemporain et poésie, séduit par sa singularité altruiste.

Ne pas se fier à l'anonymat de l'imposante porte cochère qui, depuis la rue, ne dit absolument rien de ce qui se trame derrière. Encore moins se laisser intimider par la dénomination absconse de l'adresse, que chantourne une inscription vaguement ésotérique : «La Gaya Scienza», en référence (occitane) au Gai Savoir, dont Nietzsche rédigea la fin en 1886, lors d'un de ses séjours hivernaux à Nice. Nous y voilà, donc, à la lisière de la Promenade des Anglais, là où un certain Eric Castaldi ravive la flamme d'une érudition qu'il escompte propager dans un «lieu vivant, surtout pas institutionnel, espace d'exploration à la fois artistique et po-

étique, où l'on viendrait découvrir des œuvres, mais aussi discuter, échanger, bouquiner...»

Appartement. Que son nom n'émeuve pas l'écosystème artistique n'a rien d'incongru. Lorsqu'on l'invite à préciser la genèse du projet, l'homme ne cherche pas à louvoyer. Enfant du pays autrefois attiré par la musique et le cinéma, il atterrit pourtant au «cœur du réacteur de la finance mondiale», où son très bon niveau en maths l'a orienté. Devenu dirigeant d'une grosse société de biotechnologie belge appelée à faire la culbute, il zigzague entre Boston, Tokyo et San Francisco. Avant de décider un jour de couper les gaz et de mettre un peu d'ordre dans cette douce «schizophrénie». «Une manière de redonner du sens à ma vie si on veut, en réinvestissant, par le biais d'un fonds de dotation, une partie de l'argent gagné grâce aux médocs dans un endroit hospi-

talier autour de mouvements et de moments de vie et de pensées partagés.»

De sorte que, fin 2023, naît la Gaya Scienza. Un «projet philanthropique» – en accès libre – qui, de la cuisine à la salle de bain, pollinise toutes les pièces vides d'un vaste appartement bourgeois – lui-même assez dingy, avec vitraux et peinture murale – au rez-de-chaussée d'un immeuble du XIX^e siècle où vit Eric Castaldi, dans les étages supérieurs. Un hub éclairé, qui promet des conférences philosophiques, projections de docs (en partenariat avec le FID de Marseille), soirées poésie et autres ateliers culinaires.

Radiocassettes. Avec en plus deux expositions temporaires par an, pour donner le tempo. La première, baptisée «Faire, nager et s'envoler», combine peinture, vidéo, installations et sculptures. Soigneusement ordonnancée, à la lisière d'une sobriété sibylline accentuée par l'absence voulue de cartels (auxquels l'hôte disert entend se substituer), celle-ci héberge une douzaine d'artistes, à 90% des femmes. Accueilli par une *Nageuse* (1930) de Marcelle Cahn aux courbures matysiennes, on suit alors le fil rouge menant, entre autres marqueurs nimbés d'une mystique écolo, à la vidéo de Laure Prouvost, *Every Sunday, Grandma* (2022) rappelant la fable fantastique du film *Le Règne animal* de Thomas Cailley ; un totem sobrement spectaculaire empilant des radiocassettes entourées de fil cuivré (2023) de la Franco-Britannique Alice Anderson ; ou *les Dormeurs* (2017) de la Libanaise Sirine Fattouh, une série de têtes «jivarisées», sans yeux ni bouche, recouvertes d'un film argenté et posées sur le moulage en cire d'abeilles des mains de la plasticienne. Epaulé par sa fille, Eric Castaldi se donne six ans avant d'évaluer comment son utopie s'inscrit dans le paysage culturel azuréen. Gageons qu'on devrait à nouveau entendre parler de la Gaya Scienza d'ici là.

GILLES RENAULT
Envoyé spécial à Nice

LA GAYA SCIENZA

9 bis, rue Dalpozzo, Nice (06),
entrée libre (expo «Faire, nager
et s'envoler» jusqu'au 16 mars).

